

De la Nativité du Christ au père Noël superstar

Du haut du sapin, deux millénaires d'une histoire compliquée vous contemplent : traditions païennes, crèches et messes nocturnes... L'esprit de Noël a connu bien des évolutions jusqu'à devenir aujourd'hui une fête quasi universelle qui a perdu de sa dimension religieuse. **EMMANUEL DE WARESQUIEL**



T

out commence par les évangélistes et ce qu'ils ont dit de la naissance de Jésus au tournant des I^{er} et II^e siècles de notre ère. « En ces temps-là, lit-on dans saint Luc, parut un édit de César Auguste, ordonnant le recensement de toute la terre. Ce recensement, le premier, eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph, lui aussi, quittant la ville de

Nazareth en Galilée, monta en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem – parce qu'il était de la maison et de la lignée de David – afin de s'y faire inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter se trouva révolu. Elle mit au monde son fils, premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune » (2, 1-7).

Et saint Matthieu complète : « Informé, le roi Hérode s'émut, et tout Jérusalem avec lui. Il rassembla tous les grands prêtres avec les scribes du peuple et s'enquit auprès d'eux du lieu où devait naître le Christ. À Bethléem de Judée, lui répondirent-ils, car c'est ce qui est écrit par le prophète : "Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement le moindre des clans de Juda, car de toi sortira un chef qui sera pasteur de mon peuple Israël" » (2, 3-6). ...



Fondations Une scénographie traditionnelle, enrichie au fil des siècles. *Nativité* (v. 1420), par Robert Campin (musée des Beaux-Arts, Dijon).

... Saint Luc évoque encore l'ange et l'annonce aux bergers (2, 8-20); saint Matthieu, Hérode, l'étoile et la visite des Mages (2, 8-12), mais ils sont bien les seuls. Les deux autres évangélistes, Jean et Marc, ne disent absolument rien de la naissance du Christ. Certains professeurs de l'École biblique de Jérusalem ou de l'École pratique des hautes études à Paris – je pense à Simon Claude Mimouni – émettent des réserves sur la pertinence des récits bibliques quant à son lieu exact et hésitent entre Nazareth en Galilée (la ville de résidence de Joseph et de Marie) et Bethléem en Judée. Si les évangélistes préfèrent Bethléem, c'est sans doute pour des raisons historiques. Selon les prophètes, le Messie devait descendre de la lignée de David, et Bethléem était sa ville. Pour le reste, la crèche, l'adoration des Mages et des bergers, l'or, la myrrhe et l'encens appartiennent au merveilleux qui ne cessera d'envelopper les récits de la naissance du Christ d'une sorte de nimbe mystérieux et symbolique.

L'ombre d'un dieu solaire

On en sait très peu sur le lieu de la naissance de Jésus. On en sait encore moins sur la date où il vit le jour. Les Évangiles ne la donnent pas. Il est probable que le Christ est né un peu avant le début de notre ère, entre 10 et 4 av. J.-C. sous le règne finissant d'Hérode I^{er} le Grand, roi de Judée, allié et vassal de Rome. Il n'en reste pas moins que Publius Sulpicius Quirinius, mentionné par Luc, gouverne la Syrie avec le titre de légat d'Auguste propréteur, de l'an 2 à l'an 9 de notre ère! C'est à cette époque qu'il reçoit l'ordre de recenser la Judée, qui venait d'être réunie à la province de Syrie. Il faut attendre le règne de l'empereur Constantin, au IV^e siècle, pour que le jour et le mois de la naissance du Christ soient fixés officiellement au 25 décembre, une date qui se rapproche des saturnales et autres festivités païennes du solstice d'hiver. Dans l'ancienne Rome, Mithra, dieu solaire venu de Perse, est également fêté le 25 décembre. Son culte est même reconnu officiellement à Rome

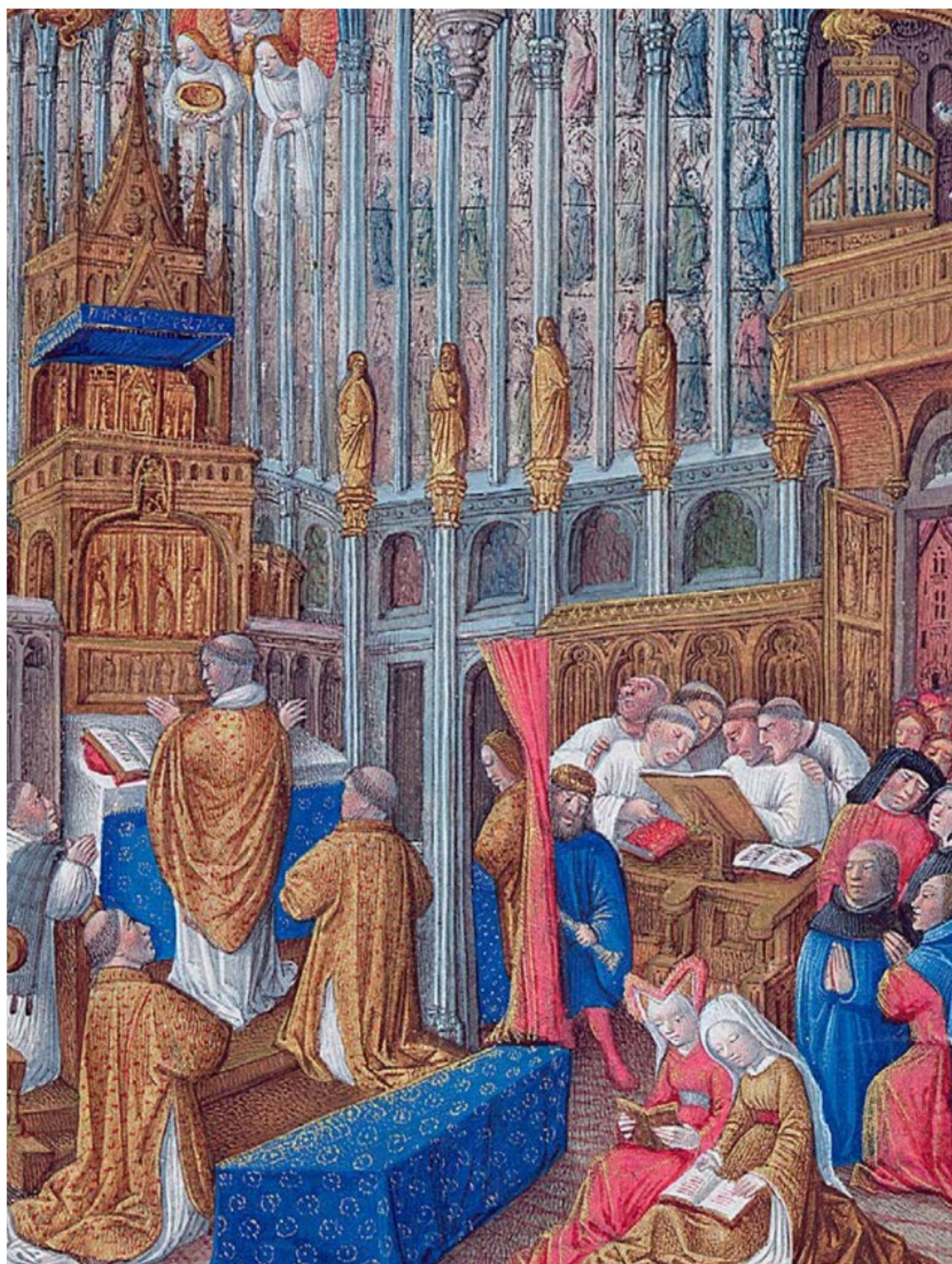
“On en sait peu sur le lieu de la naissance de Jésus. On en sait encore moins sur la date où il vit le jour”

en 274. Il y a de fortes chances pour que les Pères de l'Église, en choisissant ce même 25 décembre, aient pensé à cette symbolique du soleil par un rapprochement métaphorique avec la figure du Christ de l'Incarnation, «Lumière du monde» selon saint Jean (8, 12). Quant à son année de naissance, le moine Denys le Petit (v. 470-v. 555) met tout le monde d'accord avec ses célèbres tables calendaires en la fixant à la date que nous lui connaissons aujourd'hui. Et, à partir de l'an 532, les années sont comptées *ab incarnatione Christi*.

Le rite de la messe que nous appelons «de Noël» commence par l'institution de la fête de la Nativité dans les années 330. À Rome, celle-ci était célébrée par le pape à la basilique Saint-Pierre. La messe dite «de minuit» apparaît plus tard en 440. À Rome toujours, on la célèbre en l'église Sainte-Marie-Majeure près de laquelle se trouvait un oratoire censé abriter une réplique de la crèche de Bethléem. C'est là que le pape Sixte III (mort en 440) célèbre pour la première fois la messe *ad galli cantum* («au chant du coq»), avant de présider un troisième office, à l'aurore, à l'église Sainte-Anastasie, au cœur du quartier byzantin, en l'honneur d'Anastase, martyr de Dioclétien en Dalmatie, dont la fête était le 25 décembre. On a là l'origine des trois messes de Noël attestée par le pape Grégoire le Grand dès le VI^e siècle, dont la tradition aura la vie longue. Souvenez-vous des trois messes basses du vieux curé de Trinquelague, dans le merveilleux



Noël au balcon Ancêtres du théâtre, les mystères, ces pièces jouées en plein air, popularisent, du Moyen Âge à la Renaissance, les épisodes de la vie du Christ.



BRIDGEMAN IMAGES

Minuit chrétien À partir du ^ve s., les papes prennent l'habitude, à Rome, de célébrer une messe nocturne dans la nuit du 24 décembre. Messe de Noël représentée dans les *Très Riches Heures du duc de Berry* (xv^e s.) par les frères Limbourg (musée de Chantilly).

conte d'Alphonse Daudet... Mais nous n'en sommes pas encore là. Les trois messes de la Nativité s'inscrivent dès le ^{vi}e siècle, en vertu d'un décret du concile de Tours, dans un cycle plus long dit des «douze jours», qui s'achève le 6 janvier, jour de la «fête des Rois».

C'étaient des jours de trêve marqués par la suspension de toute activité guerrière et, d'après les livres liturgiques, par une relâche de la discipline ecclésiastique. Le 26, la Saint-Étienne, était la fête des diacres, le 27, la Saint-Jean l'Évangéliste, celle des prêtres,

le 28, jour des Saints-Innocents, celle des enfants de chœur et des clercs. La fête des sous-diacres, longtemps appelée «fête des fous», avait lieu le 1^{er} janvier... le tout finissant à l'Épiphanie. Les chroniques médiévales rapportent qu'elle était assez agitée, comme toute fête étudiante. Et nombre d'évêques se plaignaient des «plaisanteries grossières» qu'on s'y permettait. Le concile de Bâle finira par l'interdire en 1435. Dans le peuple et dans de nombreuses régions, en Alsace, en Franche-Comté, en Île-de-France, on croyait fermement

que le temps de chacun de ces douze jours annonçait celui des douze mois de l'année à venir. Une façon comme une autre de se passer des météorologues!

Une fête mais aussi un cri

«Noël», le mot, apparaît timidement dans la seconde moitié du ^{xii}e siècle. Peut-être est-il né en réaction aux prédications millénaristes et catastrophistes des Joachim de Flore et autres commentateurs de l'Apocalypse. Il dérive du latin *Natalis Dies* qui signifie «jour de naissance». On est loin du *Christmas* anglais («messe du Christ») ou du *Weihnachten* allemand («nuit sacrée»), dont les significations sont différentes. La première occurrence du mot est peut-être à trouver dans le *Voyage de Saint Brendan* – le plus ancien texte narratif connu en langue française (début du ^{xii}e siècle): «*Alnael Deu*» («À la naissance de Dieu»). «Ce fut un peu devant Noël/Que l'on mettait bacons [jambon] au sel», lit-on dans le *Roman de Renart* en 1178. Et Rutebeuf y fait encore allusion au siècle suivant, lorsqu'il écrit du Christ: «C'est cil [celui] qui nasquit a Noei.» Je reprends l'orthographe ancienne. Celle que l'on connaît aujourd'hui avec le «e» tréma («Noël») est tardive et apparaît pour la première fois dans le *Dictionnaire* de l'Académie française en 1762. Au Moyen Âge, «Noël!» devient l'un des cris coutumiers du peuple et sert à conjurer le mauvais sort. On lance un «Noël!» en franchissant les portes d'une ville, aux fêtes et aux entrées royales, quelle que soit la saison. En l'invoquant, on exorcise la guerre, on en appelle à la paix et on manifeste sa joie. Un chroniqueur note que, lors de la paix d'Arras (1414) signée entre Charles VI et le duc de Bourgogne Jean sans Peur, «le peuple voyant la familiarité et amitié qu'avaient les deux princes ensemble, derechef cria "Noël" à haute voix.» On pourrait multiplier les exemples.

C'est encore au Moyen Âge que l'on commence à faire de Noël l'une des trois fêtes liturgiques du calendrier chrétien – avec celles de la Passion et de la Résurrection au moment de Pâques. C'est aussi au Moyen Âge que naissent les «mystères de Noël», sortes de drames vivants mis en scène dès • • •

... le XIII^e siècle sur les places ou les parvis des églises. Dieu, Joseph, Marie, les bergers, les Mages conversent les uns avec les autres en des dialogues édifiants – et parfois savoureux.

L'apparition de la crèche

Ces jeux liturgiques, moins fréquents que ceux de Pâques en raison du froid de l'hiver, étaient censés familiariser le peuple avec le mystère de Noël en y introduisant des épisodes nouveaux, immédiatement compréhensibles et concrets. Lors de la messe, ces mystères commencent après l'introït ou avant l'offertoire avec la question: «*Quem vidistis, pastores, dicite?*» («Qui avez-vous vu, bergers, dites?»). Les acteurs s'expriment en langue vernaculaire et portent les habits de leur temps. Les nécessités du jeu, la gouaille prêtée aux bergers entraînent leurs représentations vers la farce. Au Moyen Âge, de tels spectacles, nombreux jusqu'au XVIII^e siècle – et même jusqu'à nos jours, avec ce qui reste de la tradition des crèches vivantes –, n'étaient pas exempts de débordements et deviendront trop libres et bruyants pour que l'Église les tolère, tout comme le carnaval avant le carême.

“Les auteurs des mystères innovent et introduisent des motifs qu'on ne trouve nulle part dans les Évangiles”

De tels désordres entraîneront leur disparition, entre autres par un arrêt du Parlement de Paris en 1548 et un édit de 1677. On les remplace par des chants et des cantiques qui, souvent, empruntent aux dialogues des mystères. On compilait ces derniers dans des recueils, ou «Bibles de Noël», composés d'ordinaire en langue régionale et en vers par des poètes du cru. Rabelais y fait allusion au début de son *Quart Livre* à propos de ceux du Poitou. Ce faisant, les auteurs des mystères innovent et introduisent des motifs qu'on ne trouve nulle part

dans les Évangiles. C'est le bénédictin Gautier de Coinci qui, l'un des premiers (vers 1214-1236), introduit le mot «crèche» – au sens d'une «mangeoire pour l'Enfant Jésus» – dans ses *Miracles de Notre Dame*. C'est grâce à Arnoul Gréban, maître ès arts de la faculté de théologie, dont le *Mystère de la Passion* est joué à Paris dans les années 1440, que les bergers offrent des présents à Jésus: «Mon flageolet tout neuf», dit le berger Pellion, «Un hochet», annonce Ysambert, «Mon beau calendrier de bois», ajoute Aloris.

Le mot «crèche» vient de l'allemand *Krippe* et renvoie aux mangeoires qui servaient à nourrir les animaux. La crèche, sorte de petit théâtre à figurines mobiles que l'on dispose dans les églises, apparaît, elle, à partir du XVI^e siècle. Chaque région a ses traditions, surtout au sud de l'Europe. Je pense aux crèches napolitaines et, en Provence, à la tradition des santons née au début du XIX^e siècle. Je me souviens de celle de mon enfance, peuplée de dromadaires et de moutons, dans un luxe de papier rocher et de branches de houx, comme je me souviens de la *Pastorale des santons*, d'Yvan Audouard, que nous écoutions à chaque veillée de Noël sur le vieux tourne-disque de mon père. On nous attribuait à chacun un mouton et ceux-ci se rapprochaient plus ou moins vite de leur destination selon les bonnes ou mauvaises actions commises. En décembre 1943, à Alger, Saint-Exupéry, seul et désœuvré, s'était souvenu des Noëls de son enfance dans la maison de son oncle en Provence. Il les avait enfermés dans des odeurs de



CCO MUSEO DEL PRADO, MADRID

Couronner le tout Les messes de la Nativité s'inscrivent dans un cycle dit des «douze jours», qui s'achève le 6 janvier, au cours duquel on célèbre la «fête des Rois», encore populaire aujourd'hui. *Le Roi boit* (1655), par David Teniers le Jeune (musée du Prado, Madrid).



JACQUES LOIC/PHOTONONSTOP

En scène Le mot « crèche » désigne une mangeoire qui aurait servi de berceau à Jésus. À partir du III^e s., les chrétiens vénèrent une crèche dans une grotte de Bethléem puis, au XVI^e s., disposent dans les églises et les foyers ces petits théâtres rappelant l'événement. Crèche de Cuciniello (XVIII^e s., musée de la chartreuse San Martino, Naples).

cire et de bougies et y retrouvait l'âme de ses joies d'autrefois. « Il y avait à la Môle une bergerie extraordinaire, une crèche avec des moutons et des chevaux et un bœuf et un âne et trois Rois mages [...] et surtout une odeur de cire qui est pour moi l'essence de toute fête. »

À chacun ses souvenirs de Noël. Lorsque, enfant, on me faisait entrer dans le salon après la messe de minuit, toutes lumières éteintes, à la lueur des chandelles et des bougies du sapin, je me croyais dans le palais des fées. Et l'on chantait en chœur, dans sa version anglaise, *Silent Night, Holy Night*, le vieux cantique allemand créé au début du XIX^e siècle par un prêtre autrichien d'une paroisse des Alpes. Ce sont ces voix, ces éclats, ces reflets de lumières, dans la pénombre changeante des boiseries de chêne de ma maison, qui

m'enchantent encore aujourd'hui. Ce qui reste de Noël dans nos imaginaires, ce sont aussi des images. On voit apparaître le thème de la naissance du Christ, dès le IV^e siècle, sur des sarcophages, puis au Moyen Âge en sculpture aux porches des églises, en enluminures dans les livres d'heures et de dévotion, mais c'est au XV^e siècle qu'il se développe vraiment du côté des primitifs flamands puis italiens. Je pense aux Nativités de Robert Campin (*voir p. 27*), de Jacques Daret (1434), de Rogier van der Weyden (1445), de Petrus Christus (1452), d'Hugo van der Goes (triptyque Portinari, 1472) et de bien d'autres.

Une perpétuelle évolution

Les canons de la scène de la crèche telle qu'on la connaît aujourd'hui se mettent progressivement en place : l'étoile et les

anges au-dessus du toit de l'étable, les phylactères qui portent l'inscription évoquée par Luc : *In Excelsis Deo* (« Dieu au plus haut des cieux »), le bœuf et l'âne, Marie et Joseph de part et d'autre de l'Enfant, les bergers qui apparaissent au second plan dans l'embrasement d'une fenêtre de la grange. Les Rois mages, attestés eux aussi au IV^e siècle, arrivent de leur côté. Dans les Nativités, les deux scènes d'adoration (bergers et Mages) sont le plus souvent représentées distinctement. À partir du IX^e siècle, les Mages sont enfin trois, portent des noms, Gaspard, Melchior, Balthazar, et viennent d'Orient. On les voit dans un autre tableau de Rogier van der Weyden, en 1455, richement vêtus à la mode perse. Plus tard, ils seront censés incarner les trois parties alors connues du monde : l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et Melchior deviendra noir, comme dans *L'Adoration des Mages* de Carle van Loo en 1760. Mais pas encore dans la toile de van der Weyden. L'adoration et l'hommage des Rois à l'Enfant Jésus revêtent évidemment une signification politique à une époque de lutte de pouvoir entre Rome et les empereurs d'Allemagne. Les bergers aussi commencent à faire des cadeaux. Ce ne sont pas l'or, l'encens et la myrrhe des Mages, mais des objets du quotidien, sinon leurs agneaux. Ils seront bientôt les premiers à se rendre auprès de Jésus et portent évidemment un sens symbolique qui n'est pas celui des Mages. Ce sont eux, les plus humbles, qui annoncent le salut du monde par le mystère de l'Incarnation.

Mais revenons à Robert Campin et à ses contemporains. Nous sommes toujours au XV^e siècle. Dans leurs Nativités, la crèche est le plus souvent représentée délabrée, afin de signifier, par contraste, la modestie du lieu face au mystère de l'événement. La scène est saisie à l'aube, symbole de la renaissance et de la lumière du Christ – et non la nuit, comme le voudra par la suite la tradition. Joseph tient souvent la première place à côté de Marie et apparaît vêtu tantôt en bourgeois d'une ville des Flandres, tantôt somptueusement, et même parfois en mage un bonnet pointu sur la tête. L'Enfant Jésus est nu et ne porte pas de langes. Il est couché près ou sur une gerbe de blé qui • • •



Et hotte ! Au xvi^e s., Noël se laïcise et devient, à partir du xix^e s., une fête familiale dans laquelle domine le personnage de saint Nicolas – *Santa Claus*, alias le père Noël. *La Charité de saint Nicolas* (xviii^e s.).

... renvoie au pain, symbole de l'Eucharistie, mais aussi au sens hébreu du mot Bethléem («Maison du pain») et à Jésus («Pain de vie»). D'autres personnages apparaissent qui disparaîtront par la suite: les donateurs ou les commanditaires du tableau et, surtout, les saintes femmes Zelemi et Salomé (dans la Nativité de Campin) qui témoignent de la persistance de la croyance en leur existence, tels que les évoquent les évangiles apocryphes et *La Légende dorée* du dominicain Jacques de Voragine (xiii^e s.). Toutes ces variantes de la crèche renvoient au mystère surnaturel de la naissance du Christ. Personne ne s'étonnera du fait que, peu à peu, au tournant des xv^e et xvi^e siècles, durant la Renaissance, la scène se laïcise. Je me souviens du choc que j'avais éprouvé en découvrant, il y a quelques

années, au fond de l'église d'Aigueperse, à la frontière du Bourbonnais et de l'Auvergne, une Nativité peinte en 1490 par l'Italien Domenico Ghirlandaio à la demande de Gilbert de Bourbon-Montpensier, duc de Montpensier, dauphin d'Auvergne, pour sa sainte-chapelle et qui était restée là, intacte, depuis plus de cinq cents ans.

Le sapin remplace la crèche

C'était presque une scène profane, lumineuse et colorée. Une troupe d'anges à l'allure de beaux jeunes gens à longues boucles dorées, vêtus à la mode de l'époque, entoure l'Enfant Jésus porté par sa mère, qui le regarde avec tendresse comme en une scène de famille, intimiste et pudique. Les scènes de la Nativité évoluent comme évoluent les pratiques de la dévotion. Elles se

laïcisent à mesure qu'elles deviennent plus familières... J'en reviens aux crèches. Certes, on les retrouve encore aujourd'hui le jour de Noël dans nos églises. Mais quelque chose a changé, peut-être en nous, comme si celles-ci ne représentaient plus que la part festive de la Nativité, et non plus sa signification profonde. Dans nombre de foyers, la crèche elle-même est le plus souvent remplacée par un sapin venu d'Europe centrale dont les origines liturgiques prêtent à controverse.

C'est sans doute la Révolution française qui accélère le mouvement et contribue à la privatisation sinon à la laïcisation de Noël comme de ses symboles. Selon le nouveau calendrier révolutionnaire, Noël tombe un 5 nivôse, un quintidi, le jour du «chien» puis du «soufre» à partir de l'an 4, ce qui ne manque pas de saveur. La fête ne figure évidemment pas dans le nouveau calendrier des fêtes républicaines, voté par la Convention nationale le 18 floréal an 2 (7 mai 1794) sur le rapport de Robespierre. Avec l'interdiction des pratiques religieuses et la fermeture des églises, les crèches ne sont plus tolérées qu'en famille au sein du foyer. Il est probable que c'est de cette époque que remonte la tradition des crèches miniatures puis des santons. Aujourd'hui, les tensions laïques et interconfessionnelles sont telles en France que les crèches, qui, pourtant, n'ont jamais été nommément interdites en tant que telles dans les lieux publics par la loi de 1905 (article 28), sont un sujet de polémique. La crèche est-elle «culturelle», comme le souligne le tribunal administratif de Montpellier par son arrêt de juillet 2015 – validé l'année suivante par le Conseil d'État – à propos de celle «exposée» (le mot est important) à l'hôtel de ville du même lieu, ou «cultuelle», dans le strict sens confessionnel du terme?

On n'en finira jamais de discuter de cette fête. On ne finira pas non plus de s'interroger sur son sens, quelque part entre nos imaginaires et nos émerveillements d'enfant et sa véritable signification théologique et religieuse qui, elle, se fiche bien de nos souvenirs: la Nouvelle Alliance et le salut du monde par l'Incarnation du Christ. ■

ARCHIVES
NATIONALES

L'EXPERT

LE DUPÉ

LE FAUSSAIRE

Faux et faussaires

Du Moyen Âge à nos jours

15 octobre 2025
— 2 février 2026

Exposition gratuite | 60 rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris | 📍 métro Hôtel de Ville
et Rambuteau | Du lundi au vendredi: 10 h – 17 h 30 | Samedi et dimanche: 14 h – 19 h
Fermeture le mardi, le 25 décembre et le 1^{er} janvier

